

Guy Mauffette, Jean Jonassaint, Serge Patrice Thibodeau

Jocelyne Felx

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2005). Compte rendu de [Guy Mauffette, Jean Jonassaint, Serge Patrice Thibodeau]. *Lettres québécoises*, (119), 40–41.

Guy Mauffette, *Le soir qui penche* suivi de *La fête porte violet*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 124 p., 12 \$.

Poète radiophonique

Une poésie aux allures de kermesse.

Du verbalisme de Guy Mauffette au génie verbal de Boris Vian, de Jacques Prévert ou de Raymond Queneau, il y a toute la différence qu'impose une intelligence sarcastique, provocante et libertaire. Ces poètes, historiquement, se situent dans la postérité immédiate du surréalisme. Ils s'en sont éloignés tout en gardant le goût des surprises langagières et du canular rhétorique. Queneau et Prévert feront d'ailleurs partie du collège de Pataphysique (fondé en 1948).

DOUCE FOLIE

Mauffette, dans son recueil *Le soir qui penche* suivi de *La fête porte violet*, cite Paul Eluard, André Spire, Boris Vian, Jacques Prévert et Max Jacob. Épigone des trois derniers, il cultive dans sa poésie l'humour et le bagout romantico-réaliste. La musique et les images inattendues et désinvoltes caractérisent son écriture pleine de fraîcheur. Certes, il a réalisé à la radio de Radio-Canada, diffusée de 1939 à 1946, *Un homme et son péché* d'après un roman de Claude-Henri Grignon, mais c'est son modernisme, en écho à la Révolution tranquille, qui s'exprime dans sa populaire émission *Le Cabaret du soir qui penche*, diffusée de 1960 à 1973, qui définit le mieux son écriture. Celle-ci est d'ailleurs redevable de son métier d'animateur qu'il pratiquait avec brio.

LE MAGICIEN FARFELU

Fin connaisseur en matière musicale, ce sont les poètes courtisés par les chanteurs qui auront sa préférence : Boris Vian chanté par Henri Salvador, Serge Reggiani et Yves Montand ou Jacques Prévert mis en musique par Joseph Kosma et chanté par Juliette Greco. Les poèmes de Mauffette sont liés à une époque tumultueuse et anarchique. Or, à l'encontre de ses émules qui ont pris plus de risques que lui, Mauffette est loin de la véritable subversion ; tout au plus, son écriture, à la fois indomptée et trop peu sauvage, offre-t-elle un bel esprit ludique. Au fil des pages, il se souvient de son enfance, voyage, évoque ses idoles, se regarde écrire



et, dans *La fête porte violet*, celui qui reste éternellement jeune apprivoise la vieillesse et la mort. Si tout n'est pas permis dans ces poèmes couvrant quatre décennies, par contre, le rêve et le jeu nourrissent à merveille la logique de l'absurde.

Au cœur des plus belles pages, son refus de réalisme, son esprit d'enfance et son onirisme font de lui un funambule entraînant le lecteur dans une farandole de mots qui réveillent l'imaginaire. Lui qui a été fait Grand Officier de l'Ordre national du Québec, l'année où Gaston Miron fut lui-même nommé Officier, aurait pu devenir un merveilleux poète.



Jean Jonassaint, *De Jonassaint, avec amour*, Laval, Trois, 2004, s.p., 15 \$.

Grisantes rêveries

Roméo, Casanova, Don Juan, Johannes, etc.

Cruel paradoxe que la culture haïtienne : autant la vitalité artistique continue d'être impressionnante, autant le sens politique y est gravement déficient. Le recueil *De Jonassaint, avec amour* est d'abord dédié à Haïti. Jean Jonassaint n'écrit cependant pas une poésie nationale, tant s'en faut, mais il garde en mémoire la patrie blessée.

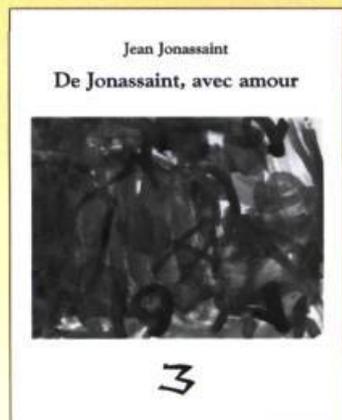
UN CASANOVA

Un vieux philosophe disait que si on note exactement ce qui nous arrive dans la vie, on devient, sans s'en douter, philosophe. Casanova acquit la célébrité grâce à ses mémoires, à la fois confession érotique et critique de la société de son temps. D'humour, d'insolence et de jeux verbaux, les vers de Jonassaint n'en manquent pas. L'amour des femmes et le lyrisme d'un corps féminin mémorable lui font oublier l'obsédante présence d'une souffrance et d'une mort qui rompent l'équilibre du temps.

Dans son journal libertin divisé en cinq saisons, il chante préférentiellement la femme des tendres saisons, « nymphe botticellienne », « sophisticated Lady », plutôt que celle, plus quotidienne, de l'automne et de l'hiver, ou la militante telles ces Haïtiennes qui réclament le désarmement de tous les groupes qui s'entretiennent sur son île antillaise.

LETTRES DU SÉDUCTEUR

Pour Jonassaint, « amour, prélassement et licence poétique » guérissent des situations désespérées. *De Jonassaint, avec amour* m'est apparu comme un



« *lifting* » de l'estime de soi. Contempteur des puissants, laudateur des femmes, on ne peut pas dire que le poète s'embarrasse de nuances. D'où ce néo-nihilisme humoristique, si je puis dire, qui va du sexe à autrui et de la culture au politique. Le poète, dont la vie est un essai pour réaliser la tâche de vivre poétiquement, a toujours besoin de l'amour qui se dérobe comme occasion, comme élément pour *romantiser*. Au demeurant, Jonassaint conçoit le livre poétique comme ces billets doux censés faire impression sur les femmes, tel que le souligne le titre du livre. Ici, en somme, l'amour *cool* est parvenu à un point d'immoralisme qui se révèle plus exténuant que les morales anciennes...

Serge Patrice Thibodeau, *Que repose*, Moncton, Perce-Neige, 2004, 120 p., 16,95 \$.

Tzigane et franciscain

La quête d'un rythme autre qu'affolé.

Tel un compositeur, Liszt, par exemple, qui s'autodéfinissait à la fois comme Tzigane (sans que coule le sang gitan dans ses veines) et franciscain (à cause de ses élans mystiques), Serge Patrice Thibodeau sait renouveler l'approche de son instrument, le langage. Pour ce poète, la poésie devient l'objet d'inlassables expériences esthétiques.

L'AMOUR ET L'ADIEU

Ce n'est pas sans curiosité ni plaisir anticipé que j'ouvre le nouveau livre de Serge Patrice Thibodeau. L'extrême liberté de la forme, sur le plan prosodique, la manière particulière de fluer qu'a le vers, en fonction de sa position sur la page, m'ont charmée. Thibodeau écrit avec l'oreille absolue du musicien-né et son livre est un « long son filé » comme le suggère ce leitmotiv apparaissant dans les parties I, IV, VII, IX, X et à la fin de la dernière, XI (le onze est un chiffre symbolique pour cet écrivain). Même si l'amour demeure le thème principal du livre, le titre du recueil renvoie au *Requiem*, ce chant pour les morts dans la liturgie catholique. Dans ce livre, sous chaque mot « repose / la beauté de la joie des adieux ».

MOTS ET SYMBOLES

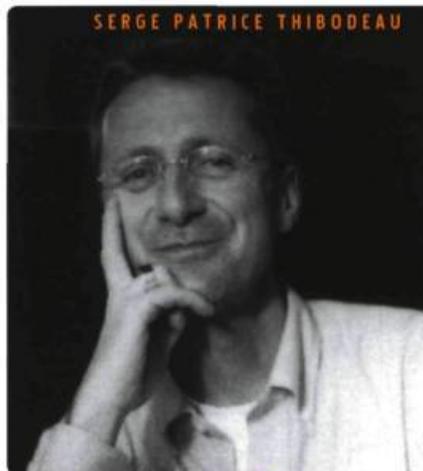
Plus proche du *Cycle de Prague* que du *Quatuor de l'errance* suivi de *La traversée du désert*, à cause de sa syntaxe elliptique, *Que repose* surprend d'entrée de jeu par le découpage du poème et sa disposition sur la page. Les mots se disposent, çà et là, comme des notes dont on aurait effacé les portées. Le poème déborde les frontières habituelles. Dès l'*incipit*, les mots *poussière*, *lumière* et *Pierre* nous annoncent que la quête poétique privilégiera la densité symbolique et le rappel sonore. Ces trois substantifs, portés par les trois premiers vers, se dénouent au quatrième dans ce beau décasyllabe : « rappelons-nous que nous avons aimé ». Ce vers qui résonne comme une épithète sur une pierre tombale souligne l'édification de l'amour et sa fragilité, comme le suggère l'idée des « mains sans après-demain » (p. 27). Entre le littéral et le symbolique, la répartition du poids des mots et de leur contraire se fait l'écho du saut périlleux de la conscience et nous

interpelle grandement : « cloche-tocsin / beffroi-effroi / pierre des champs-rempart-cathédrale », etc.

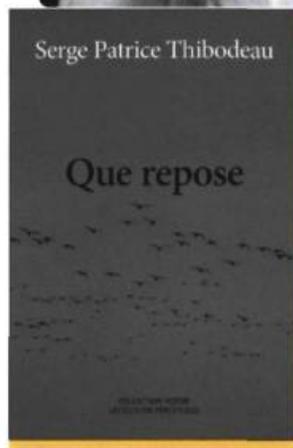
VOUÉ AU CHEMIN

Que repose fut écrit à Montréal, en Acadie, au Brésil, en Catalogne, en Croatie, aux Pays-Bas et en Pologne, de 2001 à 2003. Le propos ouvre de nouveau la porte au motif, récurrent dans l'œuvre, de l'adieu et de son détachement inhérent. Celui-ci a partie liée avec la thématique de la route, du chemin ou de la voie. La voie du voyageur est prodigue en richesse (pensons aux clercs errants, à Don Quichotte ou à Kerouac). L'« épisodisme » des relations en résulte bien souvent et, conséquemment, la volupté amoureuse est liée à la mort. Or, la foi est un ressort majeur de l'art de Thibodeau, et le thème des hauteurs et celui des profondeurs, recoupant l'horizontalité de la marche et son défilement de lieux, dessinent une croix imaginaire rappelant le terrestre en quête de spiritualité. En effet, le déplacement et la permanence du religieux mènent ici à un sentiment d'absolu et de tourment aux visages multiples. Il y a toujours, sous-jacents à l'œuvre, les éternels dilemmes de l'adieu par rapport à la permanence des liens et de l'homosexualité par rapport au religieux.

SOUVENEZ-VOUS



Serge Patrice Thibodeau



Que repose

Le voyageur fait circuler la culture, emmêle et fusionne les mémoires individuelle et collective, comme la Vierge noire de Cracovie résonne dans la Vierge de Grand-Pré. Le poème est un art de la mémoire et la page une pierre gravée. À la faveur de noms de cités et de petits détails, Thibodeau nous ramène sans cesse aux tourbillons de l'Histoire contemporaine et aux êtres unis par une même désolation. Il nous rappellera de nouveau que ses ancêtres ont subi la déportation à la Pré Ronde, surnommée le Village des Thibodeau, à Chipouti, dans la région de Grand-Pré, en 1755. Certes, la Terre a tourné depuis que le savant

de Torun, Copernic, nous a rendus à notre humilité en proclamant la Terre aussi ronde que Pré Ronde. Depuis lors, nous savons qu'elle gravite autour du Soleil dans un système plus grand qu'elle. Dans un monde toujours brutal et brutalisé, les hommes vont ainsi « errer à la périphérie d'un cercle à la surface d'une bulle de savon » (p. 103).

UN MUSICIEN

Le don de ce poète pour cristalliser mille et une références et en faire des équivalences tient de la magie. Thibodeau revisite efficacement le caractère itératif propre aux figures de rhétorique telles l'épizeux, la paronomase, l'anaphore, l'anadipose, etc. De page en page, le sens plane, tournoie, s'élève vers les hauteurs ou fond en piqué du haut des airs, rappelant la chute panique et en quelque sorte théologique, en écho au *De profundis*, au *Dies irae* ou au psaume 123. L'attrait des profondeurs, omniprésent, n'est pas ici corps pesant. On ne tombe pas tout droit dans la poussière comme une pierre, mais graduellement, dans une chute flottante et retardée. Légers glissements de notes qui dégringolent de nuage en nuage sur l'échelle de soie « d'un long son filé ».